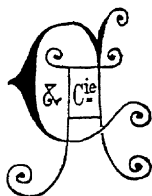


JEAN BERTHEROY

Le Journal
de
Marguerite Plantin



Armand Colin et C^{ie}, Éditeurs

Paris, 5, rue de Mézières

1899

Tous droits réservés

LE JOURNAL

DE

MARGUERITE PLANTIN

PREMIER CAHIER

Anvers, 15 janvier 1564

Aujourd'hui j'ai fini mes dix-sept ans ! Mon père m'a fait cadeau d'un très beau livre, ou plutôt d'un cahier recouvert en chèvre du Thibet, qu'il avait gardé de l'époque où il était relieur, avant de fonder son imprimerie ; — et cette quantité de pages blanches me décide à y écrire un peu de notre vie, à mesure aussi que les pages s'en dérouleront. Je voudrais y mettre même des choses que je ne puis confier à personne. Il y a des heures où j'ai envie de chanter, d'autres où des larmes me montent aux yeux, vers l'instant du vèpre surtout, quand les rues s'assombrissent et que de la boutique

je vois passer au-dessus des toits pointus les nuages qui se poursuivent comme de grands fantômes violets ou blancs. Alors ma mère lève les yeux du colifichet qu'elle brode, pour me dire : « Qu'as-tu Marguerite ? » et mes sœurs me rient au nez. Pourtant Martine a bientôt quinze ans, et à son âge j'avais déjà de ces joies et de ces mélancolies subites ; mais elle est beaucoup plus sensée que moi.

Ce ne sera pas tous les jours que je pourrai venir causer avec mon cahier. De plus en plus notre temps est pris par les occupations ménagères, et aussi par celles de l'Imprimerie. Cependant, comme j'ai souvent mal aux yeux, mon père a cessé depuis quelques mois de me faire corriger les épreuves ; mais je suis encore chargée de la comptabilité et d'une partie de la correspondance. Je veux mettre ici l'emploi de mon temps.

Le matin je me lève à six heures (dans cette saison, il faut allumer la chandelle). Je fais ma toilette et je lisse mes cheveux avec soin pour qu'ils se tiennent toute la journée bien en ordre sous la coiffe ; puis je descends dans la salle et j'aide à maman à dresser la table, pendant que la chambrière prépare les tranches de pain et le lait. Après déjeuner, je vais à la messe avec Martine ; (Catherine y va plus tard avec notre mère, et Madeleine et Henriette sont encore trop petites pour y assister) et en revenant je fais les commissions. Il y a déjà beaucoup de foule dans les rues, sur-

tout du côté de la Halle aux vivres. Il faut crier fort et bousculer le monde pour se faire servir; d'autant qu'il y a des gens qui viennent rôder autour des marchandises sans même en acheter pour un patard; ils tiennent toute la place, les mains aux fentes de leur haut-de-chausse, se repaisant les yeux à regarder les viandes fumées et les salaisons, pendant que les autres attendent pour en avoir. Cela est fort impatientant. En rentrant à la maison (nous sommes maintenant installés dans la Kammerstraat et mon père a pris pour nouvelle enseigne *Au Compas d'or*) je me débarrasse rapidement de mes nippes et je m'installe avec Martine dans l'arrière-boutique, pour prendre notre leçon de latin. C'est un des correcteurs de l'Imprimerie, Antoine Tiron, qui nous apprend cette langue; il enseigne aussi à Catherine et à Madeleine l'orthographe et la géométrie.

A midi nous dinons tous ensemble, tous, c'est-à-dire mon père et ma mère, mes quatre sœurs, et ceux des employés qui logent avec nous à l'officine : Corneille Kiel, Mathieu Ghisbrecht, Antoine Tiron et Jean Mœrentorff, qui n'est encore qu'apprenti. Souvent aussi le docteur Becanus vient s'asseoir à notre table, et il nous raconte une infinité d'histoires plaisantes sur les gens de la ville qui se font soigner par lui de leurs infirmités ou malaises. Une seule chose me déconcerte : c'est qu'il n'a pas l'air d'ajouter foi aux ordonnances qu'il leur baille. Un jour Catherine était malade pour avoir trop